

CHAPITRE 2

Le printemps s'annonçait par petites touches, palette de verts sur fond gris. Quelques trilles joyeux d'oiseaux qu'on aurait dits moqueurs. Eugène, rêveur, avait cette étrange et délicieuse impression de voir les arbres se redresser, reprendre vie après des semaines d'hibernation. De quelques claquements de langue, il dirigeait son cheval. Assis nonchalamment sur un rebord de la charrette, il avait fière allure.

Les roues cerclées de fer crissaient sur la route empierrée qui le menait au bourg de Lavau-sur-Loire distant d'une bonne demi-douzaine de kilomètres de la ferme. Lavau était relié à l'estuaire de la Loire par l'étier du Syl. Eugène était impatient d'arriver. Il aimait cette petite ville portuaire à l'activité foisonnante.

Les bateaux à fond plat transportaient des personnes, des bestiaux, du charbon, du grain... et aussi des blocs de granit bleu vers Nantes dont les rues étaient pavées, et vers Saint-Nazaire où ils étaient utilisés pour la construction des bassins des chantiers navals. Le couvent de Saint Gildas des Bois, ville de la région, avait été entièrement construit avec ce granit. Extrait des carrières toutes proches de la Garenne qui employaient alors quatre cents personnes, la taille des blocs se faisait sur place. Eugène avait en tête le projet d'aller tôt ou tard y mander du travail. Pour cela il faudrait d'abord convaincre le père, et ce ne

serait pas une mince affaire. Le grand-père et surtout Émile le soutiendraient peut-être, pas sûr. Certes, deux bras en moins à la ferme, cela manquerait. Le refus était plus que probable mais « On ne risque rien à demander », pensait-il cependant avec son optimisme coutumier.

Il se signa en longeant sur sa gauche le cimetière. Quelques centaines de mètres plus loin, il commença à apercevoir les toits d'ardoises des maisons. Une légère brume mêlée aux fumées de cheminée donnait à l'ensemble une ambiance irréelle, un peu à la Turner, ce peintre anglais qu'il avait découvert par hasard dans une revue chez un coiffeur de Savenay. Turner, qui se levait pour peindre le lever du soleil sur la Tamise dans une barque chahutée par les flots. Le soir il revenait sur son frêle esquif pour croquer le coucher du soleil. Il avait représenté aussi les premières locomotives avec leurs colonnes de vapeur étranges et mystérieuses. Eugène était fasciné par tout ce qui avait trait aux chemins de fer. Le coiffeur, voyant son intérêt, avait souri avant de lui offrir le précieux magazine. Décidément, on aimait faire des cadeaux à Eugène qui les recevait avec délectation.

Il passa devant la mairie sur sa droite, avant de tourner à gauche dans la rue du Port. L'église Saint-Martin apparut à son tour. De style roman, elle n'était pas très haute mais semblait solide et forte. Rassurante. Apaisante. Un boulet de canon incrusté dans un des murs à 4 m de hauteur posait question. C'était un vestige de la guerre des Vendéens qui eut lieu à la fin de l'année 1793. Guerre qui s'était terminée à Savenay dans un bain de sang resté célèbre dans la mémoire des anciens. Un sinistre 23 décembre, la neige recouvrant des centaines de cadavres.

La cloche sonna les huit coups de huit heures. Les ouvriers des carrières avaient déjà embauché, certains attardés couraient dans les rues en finissant de s'habiller. Le moindre retard était sanctionné. La Garenne était située à 1 km du bourg. Aucune

chambre, aucun grenier, aucun garage n'étaient libres à Lavau. Tous servaient à loger ces hommes rudes et fiers qui venaient de toute la région.

Le travail était dur et dangereux, les accidents étaient fréquents. Il y avait aussi quelques décès par silicose. Les carriers étaient payés cinq francs par jour en moyenne, pour les dix parfois douze heures qu'ils faisaient. C'était un bon salaire, car beaucoup d'autres métiers gagnaient moins : un ouvrier charpentier ou un manoeuvre recevait trois francs par jour, une couturière deux francs et un ouvrier agricole un franc cinquante.⁴

Il y avait les tailleurs, les fendeurs et les polisseurs de pierre. Il y avait aussi des apprentis dont les plus jeunes avaient 12 ans. Le midi, on se nourrissait de pain, de lard, de poissons, parfois d'un bout de fromage, le tout arrosé d'une âcre « piquette » ou d'un horrible « tafia » qui faisait bien du dégât.

Quelques étals s'installaient devant l'église. Poissons, fruits de mer, légumes de saison, charcuteries... Ce n'était pas un marché aussi grand que celui de Savenay, d'ailleurs il n'avait pas vraiment le nom de marché, mais il était fort utile les jours de grande activité au port. La pluie de la nuit et du petit matin ne reviendrait pas gâcher la matinée. Eugène gara son attelage près de la boutique d'un des deux négociants en vins du lieu, sa préférence allait à Albert « les belles bacchantes », un ami de son père. Il tapota affectueusement la croupe de son cheval et alla vers la buvette Bohu-Thomas pour prendre un ti'cafail⁵ et saluer quelques connaissances. Il préparait une grande fête pour l'anniversaire de ses 20 ans un mois plus tard, et glissa discrètement à l'oreille de certains et certaines l'invitation à y participer. La barrique de vin qu'il venait d'ailleurs acheter ce jour-là était en prévision de cette journée qu'il espérait inoubliable. La barrique était consignée, cela lui donnerait une bonne occasion de revenir

4 Pour information, le kilo de pain valait 0,40 fr.

5 Un petit café.

par ici. Le café chicorée lui donna un coup de fouet salutaire. Plein d'énergie, il sortit et se dirigea vers le port. Un poste de douaniers s'y trouvait fort d'une demi-douzaine d'hommes. Faut dire que certaines marchandises agricoles partaient pour l'Angleterre, farines de froment, de blé noir, colza, avoine, pommes de terre notamment. Il observa sur les maisons proches les traces encore présentes de la grande crue de 1910. Il n'y avait pas que la Seine qui avait débordé, la Loire aussi.

Eugène respira l'air à pleins poumons. Cette odeur d'iode et de tourbe, si particulière à l'endroit, était pour lui un ravissement. Il expira lentement par la bouche comme pour se nettoyer l'intérieur et atteindre un état de quiétude qui lui faisait encore plus apprécier le moment présent. La marée était haute, les « toues », petites barques à voile affectionnées des pêcheurs, et les « plates » que l'on menait à la rame ou à la perche⁶, lourdement chargées des produits des marais et des environs quittaient le port pour remonter le fleuve avec ce jour-là un vent bien orienté. Il en observa une qui portait des « javelles » de roseaux. Une gabare de 37 m attendait, elle, son tour pour entrer dans le port. Elle était bien chargée de lourds matériaux de construction : chaux, sable, bois...

— Quelle vie et quelle poésie dans ce magnifique ballet ! N'est-ce pas mon ami ? dit une voix derrière lui.

C'était Paul Orioux, l'instituteur du village. Eugène avait appris à lire et à écrire à l'école de Savenay, mais ses fréquentes virées à Lavau lui avaient fait rencontrer ce personnage chaleureux, attentif et incontournable, qui était aussi premier secrétaire de mairie. Entre eux deux, des liens solides s'étaient tissés. Ils échangèrent un regard profond.

— En effet, M. Paul ! Comme vous avez raison ! La beauté et la poésie sont le sel de la vie, n'est-ce pas ?

Il l'appelait toujours « monsieur » par respect et égard vu leur différence d'âge. L'instituteur avait la réputation d'être un

6 On disait aussi la cornille.

homme sévère mais juste. Celui-ci ouvrit son sac et tendit un livre.

— Tiens ! Je te le prête ! Tu me le rendras à l'occasion ! Prends-en grand soin ! C'est un trésor !

Eugène lut le titre avec avidité : *Poésies* d'Arthur Rimbaud. Il serra chaudement la main de l'instituteur pour le remercier. « Et encore un cadeau ! », pensa-t-il.

— Sais-tu comment on appelle ici l'autre côté de l'estuaire ? demanda l'instituteur à Eugène.

Ce dernier n'avait pas la réponse mais elle vint très vite.

— L'autre côté de l'eau ! C'est aussi de la poésie ! N'est-ce pas ? conclut Eugène en riant.

Ils cheminèrent en silence jusqu'à l'église. Il laissa monsieur Paul discuter avec un quidam qui voulait le voir pour un problème de clôture avec son voisin. Celui-ci fut renvoyé à la permanence de la mairie pour prendre un rendez-vous en bonne et due forme.

— Que v'là mon amoureux ! Vindrais-tu m'voer au souleuil couchail ?⁷ s'exclama la Jeanne, jeune, fière et accorte marchande de légumes, en voyant Eugène qui sitôt se mit à rougir.

Mon Dieu, qu'elle était mal peignée. Et grassouillette, et vulgaire, tout le contraire de son idéal féminin. Il reprit vite ses esprits en chipant quelques brins de ciboulette qu'il se mit à mâchonner.

— Au voleur ! Fi de garce ! cria-t-elle en le voyant poursuivre son chemin sous les rires des témoins.

Il s'arrêta à l'étal de la mère Bileux, une très vieille dame qui depuis toujours vendait surtout des plies et des anguilles pêchées dans l'estuaire par son mari. Eugène lui acheta des « chevrettes », c'était ainsi que l'on appelait les crevettes de Loire. Elle les vendait au verre, dix sous la mesure. Il lui en prit cinq. Elles étaient encore vivantes et sautaient en tous sens. Il avait dans sa poche un petit sac en toile fine qui fit bien l'affaire.

7 Viendrais-tu me voir au coucher du soleil ?

Elle vendait aussi pour presque rien des saumons qui pullulaient dans la Loire. Si peu cher que dans le contrat qu'un ouvrier agricole passait avec un fermier de la région, il était stipulé qu'on ne devait pas lui servir du saumon au repas plus de trois fois par semaine.

Son attelage n'avait pas bougé, il fit charger la barrique de cinquante litres de vin d'Anjou, après l'avoir goûté et trouvé à son goût. Il prit le temps d'aller discuter avec deux, trois copains du coin qu'il invita aussi à sa fête. Ils se seraient vus d'ici peu au champ de foire de Savenay, mais puisqu'ils étaient là... deux sur les trois acceptèrent avec joie l'invitation. On aimait faire la fête par ici. Comme partout, bien sûr. Que serait la vie sans la fête ?

Le « postier » trottinait tranquillement en direction de Bouée, petite ville située de l'autre côté de l'étier du Syl. Il n'alla pas jusqu'au bourg mais s'arrêta près du pont qui enjambait le petit cours d'eau. C'était un des meilleurs coins pour les civelles avec le pont de Sem qui enjambait le canal de la Taillée. L'herbe était mouillée de la pluie de la nuit. Il s'arrêta sous un grand châtaigner et déplia une bâche pour s'y installer. Il ne faisait pas très chaud mais à l'abri du vent, ça allait beaucoup mieux. Il fit quelques mouvements de gymnastique pour s'échauffer.

« A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles,

Golfe d'ombre ; E, candeur des vapeurs et des tentes,
Lance des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

U, cycles, vibrations divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;

O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges :
— O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux ! »

Eugène n'avait pu résister à ouvrir le livre de poésie. Celle qu'il venait de lire s'appelait *Voyelles*⁸. Surpris par sa beauté, il la relut à haute voix. Donner des couleurs aux voyelles. Quelle idée de génie. Puis resta longuement silencieux. Les coassements réguliers des grenouilles rythmaient sa rêverie. Les canards, sarcelles, hérons, vanneaux, et courbejeaux⁹ rivalisaient entre eux pour produire des cris aux harmonies diverses. Mais un moustique assoiffé qu'il chassa d'un revers de main le ramena à la réalité.

Il se leva d'un coup en soupirant et décida de commencer sa pêche. Il alla chercher le carrelet au grillage très fin et un seau en fer dans la charrette. Il en profita pour donner un peu à manger à son cheval et lui offrir quelques tapes amicales avant de redescendre près de l'étier. Eugène scruta la surface de l'eau pour tenter d'apercevoir ses proies, mais l'eau était trouble. Il finit par lancer le carrelet au hasard. Il le remonta très vite et fut déçu de n'avoir pris que quelques civelles. C'était la fin de la saison, les alevins se faisaient plus rares. Il changea d'endroit, la pêche se révéla meilleure. Ce fut cependant laborieux. Il dut bien lancer le tamis une cinquantaine de fois avant de remplir le seau. Mais bon, il était parvenu à ses fins et cela seul importait. Comme disait souvent un de ses oncles : « Pour avouere le d'sus, faut point aouer fini d'y croere ! »¹⁰

8 *Voyelles* d'Arthur Rimbaud, *Poèmes*, domaine public.

9 Courlis.

10 Pour réussir, il ne faut pas cesser d'y croire.